

Études littéraires africaines

KAPUSCINSKI Ryszard, *Ebène, aventures africaines*, Plon, coll. « Feux croisés », Paris, 2000 (traduit du polonais par V. Patte, éd. originale, Varsovie, 1998), 159 FF, 25,24 €



Daniel Delas

Numéro 12, 2001

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1041860ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1041860ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Delas, D. (2001). Compte rendu de [KAPUSCINSKI Ryszard, *Ebène, aventures africaines*, Plon, coll. « Feux croisés », Paris, 2000 (traduit du polonais par V. Patte, éd. originale, Varsovie, 1998), 159 FF, 25,24 €]. *Études littéraires africaines*, (12), 33–34. <https://doi.org/10.7202/1041860ar>

chaque être. De cette figure dangereusement asociale, l'auteur donne des exemples très divers, d'Amadou Hampâté Bâ à Balzac, de Jean Genet à Kafka.

La conclusion généralise la réflexion en affirmant finalement que le rôle même du roman, voire de toute littérature, désignée comme un "usage sorcier du langage", est justement de faire apparaître la figure, et, en creusant dans l'esprit même du lecteur une inquiétante béance, de faire "entrer l'inhumain dans le langage" (p. 179). L'assertion, audacieuse, mériterait sans doute d'être débattue, mais elle témoigne de l'originalité d'une pensée qui apporte un éclairage nouveau aussi bien sur la littérature contemporaine que sur le concept même de personnage, en jetant des ponts inattendus entre des œuvres extrêmement diverses.

■ Florence PARAVY

■ KAPUSCINSKI RYSZARD, *EBÈNE, AVENTURES AFRICAINES*, PLON, COLL. "FEUX CROISÉS", PARIS, 2000 (TRADUIT DU POLONAIS PAR V. PATTE, ÉD. ORIGINALE, VARSOVIE, 1998), 159 FF, 25,24 €

Refermant ce livre, moi lecteur français ayant un peu circulé en Afrique Noire, j'ai le sentiment d'avoir mieux compris les sensations de la vie africaine que j'ai éprouvées au cours de mes séjours, mieux que dans bien d'autres récits, littéraires ou non, grâce à un regard différent, à une attention singulière, chaleureuse et modeste, portée à toutes sortes de détails qui ne valent pas pour leur pittoresque ou leur exotisme, mais vraiment par ce qu'ils signifient de l'âme ou de l'habitus africains.

R.K. est un blanc parfaitement conscient de l'être, avec les limites que ce statut apporte à la pénétration du quotidien africain, mais compensant ce handicap par une grande humilité. Beaucoup de Français ou d'Anglais ayant quelque peu roulé leur bosse en Afrique diront : "Mais tout ce qu'il dit des Africains, on le sait depuis longtemps - que par exemple la famille africaine n'a guère à voir avec la famille trinitaire occidentale chère à Freud, mais qu'il s'agit d'un réseau, d'un maillage socio-ethnique". Sans doute auront-ils raison, d'autant que R.K. donne parfois un peu de prise en effet au sourire quand il redécouvre des oppositions rebattues comme celle de l'Européen à l'esprit critique et de l'Africain "sympathique", qui reçoit toute critique comme une mise en question personnelle, refusant par là même l'analyse qui permet le progrès technique et la décision de changer.

Mais la critique n'est pas décisive car le livre de R.K. n'est pas le lieu d'un débat d'idées, il est un témoignage, un effort pour comprendre de l'intérieur, avec les lumières du cœur et non celles de la raison. Quand on lit tous ces tableaux vivants qui se succèdent à un rythme vif, alternant anecdotes routières, entretiens politiques et réflexions personnelles, on

sent une grande et vraie simplicité d'approche. Serait-ce celle d'un Polonais que caractériseraient une spiritualité rugueuse et une imagination généreuse ? Ce qu'il y a de sûr, c'est que le fait de n'être impliqué par sa nationalité ni de près ni de loin, ni comme maître ni comme serviteur, dans le passé colonial de l'Afrique, libère R.K. de tout souci d'argumenter pour se défendre, de toute nécessité d'adopter une thèse ou une autre. Polonais, il l'est aussi par son obsession de la chaleur africaine qu'il décrit continûment en termes apocalyptiques, qu'il soit en Erythrée ou à Bamako. Oui, il fait chaud en Afrique, de manière pénible parfois, mais ne fait-il pas un froid insupportable en Pologne ? Plus sérieusement, R.K. est aussi polonais par sa foi qui lui permet de communiquer en profondeur avec les croyances spirituelles des Africains.

Lorsque R.K. adopte un ton démonstratif et didactique comme dans le chapitre sur le Rwanda (pp. 175-185) et quitte le terrain du témoignage incisif où il excelle, il rencontrera des critiques : il semble ainsi ignorer l'histoire de la colonisation belge et son rôle dans la formation idéologique des Hutus comme des Tutsis.

Je formulerai aussi un regret à mes yeux plus grave : il ne semble guère avoir lu les écrivains africains d'aujourd'hui, anglophones ou francophones, qui ont analysé dans la profondeur de la fiction, la réalité africaine. A un certain stade d'approfondissement, il faut passer par la fiction ou, à tout le moins, lui reconnaître un pouvoir analytique supérieur.

Dans l'ensemble toutefois, la lecture de l'histoire africaine contemporaine est cruellement juste, ne laissant rien augurer de bon pour l'avenir. Afro-pessimisme ? Sans doute, en particulier en ce qui concerne la société traditionnelle encore si essentielle aujourd'hui en Afrique et pourtant si menacée. Un dernier chapitre évoque écologiquement la nécessité de maintenir en vie le grand manguier du village, sous lequel se fait la classe, la palabre, la veillée ; viendrait-il à disparaître, c'est une société qui se dissoudrait.

L'arbre est plus qu'un arbre, il est la vie. Si sa cime est frappée par la foudre et que le manguier brûle, les gens ne pourront plus s'y abriter du soleil ni s'y réunir. Ne pouvant plus se réunir, ils ne seront plus en mesure de prendre des décisions, d'entreprendre des démarches. Mais surtout, ils ne pourront plus se raconter leur histoire, qui ne peut être transmise que de bouche à oreille, au cours de ces réunions vespérales à l'abri du manguier. Alors, ils l'oublieront, sa mémoire disparaîtra. Ils deviendront des hommes sans passé, autrement dit personne. Ils perdront ce qui les reliait, ils se disperseront, chacun ira de son côté. Or la solitude est impossible en Afrique. Un homme seul ne peut survivre plus d'un jour. Solitaire, l'homme est condamné à mort. Par conséquent, si l'arbre est foudroyé, les hommes qui vivaient sous son ombrage périront à leur tour. Ne dit-on pas d'ailleurs que "l'homme ne peut survivre à son ombre" ?